

Eau de vaisselle

1983

Automne 83.

Les jours commencent et se terminent avec la nuit. Il n'y a jamais deux nuits d'affilée... Mais cela se passe loin, sans se soucier de nous... On doit faire avec, c'est tout. Mes jours à moi durent parfois des semaines, et mes nuits des mois... Je peux rester longtemps sans voir le jour... Allant jusqu'à oublier son existence, pensant que c'est un leurre, un rêve, et que seule l'angoisse est vraie, que seul est vrai ce deux pièces au troisième étage de ce H.L.M., que seul est vrai le bus qui m'emmène à l'Agence, avec toujours le même noir et son attaché-case assis en face de moi...

Bagneux est une ville moche et triste, avec un ciel gris, des affiches C.G.T., un cimetière et des chômeurs... Et puis des jeunes avec des mobilettes sans silencieux qui passent et repassent aux pieds des H.L.M. pour montrer qu'ils existent, qu'ils auront existé au moins cet instant là, avant de suivre la voie de leurs parents...

Ils sont quelques centaines à avoir réussi, à être connus, célèbres, là pour faire rêver des millions de gens comme moi qui les envient et les admirent... Des millions de gens qui traversent la vie ignorés de tous...

Je ne sais pas ce qui ne va pas... Ou bien je le sais trop...

Les rapports, changent, les relations... Je ne connais plus mes parents et eux ne savent de moi que ce que je veux bien leur raconter, ce que je raconte à tout le monde... Et encore...

Je déjeune avec ma mère et c'est le vide... Elle me raconte les films qu'elle à vu, les voyages qu'elle va faire... Rien d'elle, rien de sa vie profonde, de ces sentiments, de comment elle tient...

Si je lui parle de mes douleurs, de mes difficultés à vivre, elle me donne des solutions pratiques, matérielles, ou bien passe à autre chose, élude... « Va voir Machin... Ça lui fera tellement plaisir de te rendre service... Tu sais comme il t'adore... »

Cette manie de vouloir me persuader que tout le monde m'adore alors que tout le monde se fout de moi comme je me fous du monde...

Je ne sais rien des gens qui m'entourent...

Je pense aimer Marie et ne la connais pas. Elle non plus ne me dit rien, et quand elle essaie je ne la comprend pas...

Marie... Lorsque je pense à elle, c'est à son corps avant tout... Je n'ai entr'aperçu qu'une seule fois l'intérieur de son âme, et je sais qu'elle est belle, tout autant que le reste... Mais je ne la connais pas, et ce qu'un jour j'ai cru voir a disparu presque aussitôt...

Nous nous sommes rencontrés, séparés, retrouvés, re-séparés... Elle vit ailleurs maintenant, essaie... Et je reste enfermé des journées entières dans son studio parisien à pleurer son absence et mon inconséquence...

Le ciel est gris sale comme une eau de vaisselle, et je ne me sens pas bien clair non plus...

Et puis il y a les mots... Ces mots sur lesquels je bute et qui s'enfoncent comme des échardes... Ces mots aux croûtes si fines qu'elles s'arrachent au moindre contact... Ces mots que je ne veux plus entendre ou lire et qui m'attirent malgré moi, parce que j'aime souffrir et qu'ils sont là, sans besoin de les chercher... Ces mots-nostalgie comme une pointe d'iceberg d'instant trop beaux, trop loin... Des villes, des prénoms, d'irrémediables frustrations... Tous ces mots que je ne peux lire sans y revenir encore et encore malgré la gorge qui se serre et le ventre qui crie... Tous ces mots qui m'enfuient d'un présent trop lourd... Ces mots-là sont ma vie... Et ces mots sont pour moi ce qu'ils ne sont pour personne d'autre...

Des marées, des vagues, des tempêtes... Je me sens comme un océan qui jamais ne s'apaise...

Je suis dans un étrange état de désengagement... Un peu comme en pension, durant l'hiver, quand je n'allais pas en cours une journée entière et

que j'avais peur d'y retourner le lendemain parce que je n'avais aucune raison de n'y avoir pas été la veille, et que le surlendemain me rendait plus mal encore, et que cela s'aggravait ainsi sur des jours, des semaines...

Ou bien à Montréal quand, avec Fred, nous pouvions rester la journée au lit, sans sortir, ne nous levant que le soir pour bouffer des champignons hallucinogènes et boire de la bière devant la télévision... De ces jours où l'on savait ne rien faire, attendre, parler, rire, jouer ou se blottir sous les couvertures... des jours de néant...

De drôles de jours s'annoncent où il va me falloir ramer pour trouver l'argent des cigarettes...

Le froid arrive. J'ai déchiré mon imperméable...

Toutes ces journées où il ne se passera rien...

Une fois j'ai vu le vide, le vide et l'infini, à travers toutes ces choses, tout ces gens qui encombrant le regard... Un long tunnel, une perspective immense ne tenant compte de rien, passant outre tout... Une réalité traversant l'illusion... Un vide, un horizon lointain tournant sur lui-même comme une hélice, un trou noir qui aspire et qui fait que les choses ne sont plus que des ombres qui ne cachent plus rien...

La rage, l'ennui, l'envie d'une vie autre, d'une vie qui mériterait son nom, parce qu'elle serait là, toujours, avec ses élans, ses actes fous, ses sentiments ravageurs...

Chercher ma vie, la trouver et l'aimer pour qu'elle ne me quitte plus... Arrêter de faire semblant au milieu d'autres semblants...

Journée d'automne, journée d'odeurs, où tout rappelle tout...

Place de la Contrescarpe, des clochards jouent avec leurs pieds...

Une hargne triste, une incapacité totale d'agir, un flot d'amertume nostalgique... De ces choses vides de sens, qui n'ont rien apporté de bien ou de mal, mais qui ont été, et qui sont belles d'avoir juste existé, pour rien, comme ça... Même si je suis toujours le même, même si je ne me satisfais jamais de rien, même si je suis toujours triste, il y a ces choses de ma vie qui s'ajoutent jour après jour et que j'aime malgré tout parce qu'elles sont là, en moi, et dans lesquelles je peux piocher avec cette délectation un peu morbide qu'est la nostalgie...

J'aime ces instants de vie passés, épurés, nettoyés par le temps..

« Non, cette histoire n'est pas celle de Diane et de Olivier »

J'ai retrouvé ça sur la page de garde de *Transit-express* de Yves Simon...
Ça date de je ne sais quand, d'il y a cinq ans au moins, quand j'en
avais 17...

Des visages, des prénoms, quelques lèvres goûtées, et puis rien...